

Robert Castel (1933-2013)

GÉRARD MAUGER

Les deux volets de l'œuvre de Robert Castel¹ – « la maladie mentale », d'une part, « le salariat », d'autre part – font écho à son double intérêt pour les mécanismes psychologiques et pour les mécanismes sociaux et, plus précisément, pour les tentatives, nouvelles dans les années 1960, de compréhension du « sujet psychologique » et du « sujet social » comme « les deux faces d'une même médaille » : efforts d'articulation du « subjectif » et de « l'objectif », dont le « freudo-marxisme » d'Herbert Marcuse (auquel Robert Castel a consacré ses premiers travaux) fut sans doute alors la tentative la plus rigoureuse. On peut supposer que ce double intérêt trouve son origine dans une trajectoire biographique marquée à la fois par une migration de classe de grande ampleur et par la tragédie : une double « désaffiliation » familiale et sociale. Le destin probable de Robert Castel, né à Brest en 1933, fils d'un petit employé des Ponts et Chaussées, issu des classes populaires

« respectables », laïques et républicaines, était de devenir ouvrier du port à l' Arsenal. La tragédie le brise : sa mère meurt d'un cancer en 1943 et son père se suicide deux ans plus tard. Recueilli par sa demi-sœur, il prépare et obtient un CAP d'ajusteur-mécanicien, puis un brevet d'enseignement industriel. Mais, au collège technique, il lit beaucoup et n'importe quoi « pour oublier le monde » : technique d'évasion, ces lectures lui tiennent peut-être également lieu d'héritage culturel. Premier en français, il sera scolairement « élu » par un professeur de mathématiques que les élèves appelaient Buchenwald² et conforté dans cette élection par « le mandat » de réussite scolaire par procuration qu'il reçoit de son beau-frère, ouvrier électricien. Ainsi peut-on comprendre une trajectoire de « miraculé scolaire » qui conduit un boursier de la République du lycée à l'agrégation de philosophie, puis de l'enseignement secondaire à l'université, via une « élection » réitérée par Éric Weil qui en fera son assistant à la Faculté de Lille, puis par Raymond Aron qui sera son directeur de thèse.

1. Ce texte est une version légèrement abrégée et modifiée d'un texte antérieur : Gérard Mauger, « Portrait », in Robert Castel et Claude Martin (dir.), *Changements et pensées du changement. Échanges avec Robert Castel*, Paris, Éditions la Découverte, 2012, p. 335-338. *Savoir/Agir* a publié un « Grand entretien » avec Robert Castel dans le numéro 3 de mars 2008 sous le titre « Les dernières métamorphoses de la question sociale » (p. 59-74).

2. Cf. Robert Castel, « Témoignage : à Buchenwald », in Robert Castel et Claude Martin (dir.), *Changements et pensées du changement*, op. cit., p. 339-345.

Outre la tentative de contrôle des affects et de maîtrise des effets de la migration sociale, cet attrait pour la philosophie et l'abstraction, doit sans doute quelque chose à la quête improbable d'une position « hors du monde » – en rupture avec le monde d'origine sans pouvoir prendre racine dans le monde d'accueil –, mais aussi d'une position en retrait, en recul, à distance, condition nécessaire à l'objectivation du monde social et, à travers la compréhension acquise, de sa maîtrise symbolique. De cette formation philosophique, l'œuvre de Robert Castel porte trois fois la trace : le renoncement électif à l'enquête empirique, le recours à l'histoire qui le rapproche de Foucault et le souci de conceptualisation. Quant à son passage de la philosophie à la sociologie, il s'apparente plus à un déplacement de la volonté de savoir vers des objets prosaïques (comme la photographie) qu'à une conversion : la rencontre avec Pierre Bourdieu qui enseignait alors à Lille et que l'homologie des trajectoires et l'affinité – au moins partielle – des *habitus* rendaient probable, en sera l'occasion.

Après ses contributions aux travaux du Centre de Sociologie Européenne (photographie puis sociologie de l'éducation), le choix de son premier domaine d'investigation – la maladie mentale, la psychanalyse, la psychiatrie, auxquelles il a consacré une quinzaine d'années – doit sans doute quelque chose à des intérêts associés à sa trajectoire : intérêt pour les situations marginales, les destins mal assurés, les trajectoires erratiques, dont la folie et, dans le deuxième volet de son œuvre, la « désaffiliation » représentent des cas limites. Mais, si ce choix d'objet, sinon autobio-

graphique, du moins ancré dans sa trajectoire comme un possible évité (« une volonté de contrôle de l'irrationnel » et, en dernière analyse, « du malheur et de la mort »), était aussi guidé par un souci d'autonomie que garantissait un secteur alors marginal des sciences sociales, il était appelé à devenir un enjeu intellectuel et politique central dans le contexte de l'humeur anti-institutionnelle dominante – en l'occurrence, « anti-psychiatrique » – de l'après-Mai 68. Son intérêt déçu pour la psychanalyse – parce que, dissolvant la dimension sociale, elle échouait à articuler le psychologique et le social et parce qu'elle était devenue un foyer de diffusion de « la culture psychologique », vecteur du déplacement des formes de domination de « l'autorité-coercition » à la « persuasion-manipulation » (*Le psychanalisme*) – le conduit alors à durcir, dans une perspective toute durkheimienne, « la coupure épistémologique » entre le psychologique et le sociologique : « pour rompre avec la confusion du psychologique et du sociologique, du privé et du public, il faut opérer une coupure théorique qui substitue à la constellation sémantique de l'aliénation mentale, celle de l'aliénation sociale », écrit-il dans sa présentation de la traduction d'*Asiles* d'Erving Goffman. C'est dans cette perspective que Robert Castel dont la première femme était psychiatre, ami de Franco Basaglia et investie dans le réseau « Alternative à la psychiatrie », écrit sa thèse, une généalogie du traitement social de la folie (*L'Ordre psychiatrique*), puis une analyse du modèle américain (*La société psychiatrique avancée*), concluant ce cycle avec l'étude charnière de l'émergence d'une nouvelle

technologie de gouvernance des populations « à risque », d'un ordre « post-disciplinaire » (*La gestion des risques*) et qu'il passera ainsi pour un des pères de la notion de « contrôle social », bien qu'il n'ait jamais cédé ni à l'exaltation de la folie, ni à la stigmatisation des « psychiatres-flics », ni à la disqualification « gauchiste » du travail social.

Le choix au début des années 1980 d'un nouveau domaine d'investigation – « la question sociale » – s'inscrit dans le droit fil du précédent en dépit de la rupture assumée avec la routine et les facilités du rôle d'« expert » : même ancrage biographique de l'intérêt pour « le mal à être », les populations marginales et les situations-limites, même prédilection pour un domaine flou, aux contours incertains et peu fréquenté – « le social » –, même démarche socio-historique qui reconstitue « les métamorphoses de la question sociale » – du vagabondage au paupérisme, du paupérisme à « l'exclusion » –, la genèse, la consolidation puis « l'effritement » de la « société salariale ». Robert Castel suggère qu'on peut y voir une métaphore de sa vision de la vie : « Au commencement, il y a l'instabilité, l'incertitude et souvent le drame et le malheur. Ceux qui ne sombrent pas surmontent ces turbulences, construisent des protections et croient s'installer dans la paix. Mais ces synthèses sont toujours fragiles et la chute est toujours possible ». Preuve s'il en est que la réflexivité (« l'objectivation du sujet de l'objectivation ») est un gage d'objectivité, bien que l'histoire monumentale du salariat qu'a écrite Robert Castel (de 1349 à l'aube du XXI^e siècle) ne soit évidemment pas réductible à une autobiographie déguisée.

Ses travaux les plus récents renouent, d'une part, avec les intérêts qui l'avaient porté vers la psychanalyse. Mais l'ébauche qu'il propose d'une sociologie de « l'individu » – « par défaut » ou « par excès » – s'inscrit dans la continuité de sa rupture avec le subjectivisme et la psychanalyse : c'est aux « supports » de toutes sortes, aux conditions objectives de possibilité, de l'individu qu'il s'intéresse, à la dialectique de l'intégration et de la désaffiliation (Propriété privée, propriété de soi, propriété sociale). Ils prolongent, d'autre part, les interrogations ébauchées à la fin des *Métamorphoses* sur l'avenir de « la société salariale » : la montée des discriminations raciales (La discrimination négative) et celle de « l'insécurité sociale » (L'insécurité sociale et La montée des incertitudes).

Au fil d'un itinéraire de recherche jalonné d'œuvres majeures, on peut repérer, d'un domaine d'investigation à l'autre, une même stratégie de recherche – cerner la norme depuis les marges (de la folie à la normalité, du « vagabond désaffilié » au « salarié protégé ») – et la pérennité d'un style très « personnel » de sociologie critique. Républicain, sinon jacobin, durkheimien, sinon marxisant, à distance des jeux et des enjeux académiques, « artisan indépendant », convaincu que le conflit est le moteur de l'histoire, mais trop profondément pacifiste pour ne pas rechercher le consensus, défenseur de l'État social, Robert Castel était une figure centrale du « réformisme de gauche » : centrale pour la « pensée réformiste », centrale pour la « pensée de gauche » sous toutes ses formes. Centrale pour la pensée tout court.

Bibliographie

« Le subjectif et l'objectif », in Jean-Philippe Bouilloud (dir.), *Itinéraires de sociologues* (suite...), Paris, Éditions L'Harmattan, 2007, p. 59-87 ; « Présentation » de Erving Goffman, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968 ; *Le psychanalyste*, Paris, Éditions François Maspero, 1973 ; *L'ordre psychiatrique. L'âge d'or de l'aliénisme*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1976 ; *La société psychiatrique avancée : le modèle américain*, Paris, Éditions Grasset, 1979 (avec Françoise Castel et Anne Lovell) ; *La gestion des*

risques. De l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse, Paris, Les Éditions de Minuit, 1981 ; *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1995 ; *Propriété privée, propriété de soi, propriété sociale. Entretiens sur la construction de l'individu moderne*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2001 (avec Claudine Haroche) ; *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2003 ; *La discrimination négative. Citoyens ou indigènes ?*, Paris, Éditions du Seuil, 2007 ; *La montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*, Paris, Éditions du Seuil, 2009. ■